

— Quelles pièces donnez-vous ?

— En première ligne le répertoire classique. Shakespeare, Molière, les grands auteurs espagnols et allemands, et Ostrovski, bien entendu. Cette année, en plus de *Pygmalion*, nous présentons *la Charrette de pommes*, de Bernard Shaw. On nous impose naturellement quelques pièces de propagande politique, mais personne ne vient les voir, à l'exception des membres du N. K. V. D. et du *Komsomol* (1). Nous pourrions jouer cinq mois de suite *Lioubov Yarovaïa* (2) et les fauteuils resteraient vides.

— Etes-vous payées ?

— Non. Notre unique récompense consiste en ceci que, tant que nous jouons, nous ne risquons pas d'être embrigadées à la briqueterie. »

Les tonneaux étaient pleins. Eliza terminait sa toilette.

« Avez-vous assez de pain ? me demanda-t-elle.

— Pour moi, oui, mais j'ai des camarades qui s'en accommoderaient.

— J'en parlerai au chef du bloc. Jusqu'ici, nous avons donné nos excédents aux prisonniers de guerre. Prenez ça pour aujourd'hui, ajouta-t-elle en me présentant cinq rations, et, demain, apportez un petit sac. Vous aurez chaque jour ce qui nous reste.

— Je vous remercie beaucoup.

— Puis-je faire autre chose pour vous ?

— Verriez-vous un inconvénient à faire tout doucement un petit demi-tour sur vous-même avant que je m'en aille ? »

En riant, elle pivota sur les talons.

« C'est tout ?

— Oui, merci. Et merci pour le pain aussi.

— Merci pour l'eau.

— Au revoir !

— Au revoir ! »

(1) Organisation de la Jeunesse communiste.

(2) Pièce soviétique très connue.

CHAPITRE IV

CREATION D'UN MONDE NOUVEAU

CETTE rencontre avec Eliza marqua la fin de mon séjour au camp de transit. Un départ brutal, comme tous les départs en captivité. Je n'ai jamais revu la belle Lettonne. Pendant qu'elle était en scène ce soir-là, nous quittions le camp où nous venions de passer trois semaines et les gardiens nous conduisaient au camp des puits 9 et 10.

Il nous fallut d'abord y rester quinze jours en quarantaine, par précaution contre les épidémies, dans un baraquement spécial séparé du reste du camp par une haute barrière en bois.

Un matin, une commission médicale vint nous examiner. On nous fit déshabiller dans la salle de visite. Un par un, nous passâmes devant la femme-médecin du camp. Elle s'appelait Trofimovitch. L'infirmier nous faisait signe de baisser notre pantalon et de nous tourner. La Trofimovitch distribuait quelques forts pinçons à ce qui nous restait de muscles du derrière.

Ces pinçons aux fesses sont les marques indiscutables de l'esclavage. Tout au long de la triste histoire de l'exploitation de l'homme par l'homme, depuis les temps de la construction des Pyramides ou des aqueducs romains, depuis les galères maures de Cervantes et les négriers d'Afrique cinglant vers l'Amérique chargés de « bois d'ébène », la méthode n'a pas changé.

La Trofimovitch consulta mes papiers.

« Vous êtes médecin ?

— Oui.

— Quelle est votre spécialité ?

— Les rayons X.

— Au suivant. »

Je ne l'intéressais plus.

Ce soir-là, le chef de la division du travail lut nos noms et nous répartit entre les baraquements. J'étais affecté au bloc 27. Changeant mon sac d'épaule, je m'en allai lentement par la rue principale du camp.

Mon nouveau bloc avait une trentaine de mètres de long, sept de large et, au milieu, environ quatre mètres de haut. Ces baraquements sont d'une construction très simple. On plante solidement une rangée de forts poteaux dans le sol de la toundra. Puis on les joint, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, avec du contre-plaqué qu'on recouvre de planches. On bourre l'intervalle de blocaille. Les murs sont simplement recouverts de torchis peints à la chaux. On fait les fenêtres aussi petites que possible, afin de retenir efficacement la chaleur. En hiver, la neige recouvre le tout d'un matelas de deux pieds d'épaisseur dans lequel on ménage des trous, pour les fenêtres.

Quelques prisonniers vaguaient devant la baraque.

« Où est le chef du bloc ? demandai-je.

— À l'intérieur. »

Passant par la petite porte basse, je me trouvai dans une antichambre de trois mètres sur trois aux murs de laquelle étaient pendues des rangées de *bouchlats*. Les prisonniers dormaient à même le sol. Je trouvai le chef du bloc, un Ukrainien barbu, dans la grande salle. Deux étages de couchettes garnissaient les murs. Sur chacune d'elles, une paillasse. Il y avait encore un poêle et deux tables entourées d'une douzaine de chaises. La baraque avait été prévue pour abriter soixante-dix hommes.

Quand je demandai au chef de me désigner ma place, il haussa les épaules.

« J'ai ici cent quarante hommes, me dit-il. Il n'y a pas une couchette de libre. Trouvez-vous un coin, par terre. »

Cela ne semblait pas devoir être très facile, car même le sol avait ses propriétaires. Pourtant, après la *poverka* — l'appel intérieur — je parvins à trouver une petite place, à côté de cinq Ukrainiens qui s'étaient installés derrière le poêle. Pas grand-chose : juste de quoi me coucher sur le côté. L'espace était aussi bien utilisé, dans ce bloc n° 27, que dans une boîte de sardines. J'étais d'ailleurs favorisé par le sort. Je sus le lendemain que mes camarades sortis en même temps que moi de quarantaine avaient dû rester dans l'antichambre et y passer la nuit assis.

Cependant, tout le monde ne couchait pas sur le côté. Là aussi, une aristocratie s'était formée. Dans un coin, je vis toute une série de paillasses bien remplies, garnies de draps et de couvertures propres. C'était le dortoir des chefs de brigade.

L'un de leurs privilèges consistait à pouvoir dormir sur le dos.

Un autre coin était réservé aux *blatnoï*, criminels de droit commun. Chacun d'eux avait au moins une couchette de trois pieds de large. Sur le même espace où cinq d'entre eux couchaient à l'étage inférieur, seize hommes s'entassaient dans les couchettes supérieures.

Je demandai à mon voisin pourquoi on ne les mettait pas à la portion congrue.

« Parce que personne ne tient à recevoir un coup de couteau dans les côtes », me répondit-il.

Je les regardai se déshabiller. Ils avaient tous la poitrine tatouée d'un aigle en vol tenant dans ses serres une femme nue.

C'étaient de vrais *blatnoï*, membres d'une corporation aux lois rigides qu'on retrouvait dans tous les camps de Vorkouta. Ses adhérents se recrutent généralement parmi les anciens *besprisorni*, ces enfants abandonnés qui sont, depuis 1917, un des traits caractéristiques de la société soviétique. Leur nombre toujours considérable s'est beaucoup accru après la guerre.

Dans les camps, les *blatnoï* refusent avec énergie de travailler. Je n'ai jamais vu un *blatnoï* une pelle à la main. Ses compagnons le tueraient. Les autorités chargées de rédiger les rapports sur les travaux des prisonniers les répartissent en brigades, mais personne ne s'est jamais risqué à les contraindre à obéir. Ils vivent aux dépens des autres, d'une sorte de marché noir de leur invention. Ces dernières années, ils ont exploité tout particulièrement les Allemands forcés de vendre leurs vêtements pour ne pas mourir de faim. Le marché se traite de la façon suivante :

Un *blatnoï* « offre » à un Allemand un supplément de *kacha*, pendant un mois et dix paquets de *makhorka* en échange de son veston. Il va trouver le cuisinier du bloc à la cantine et lui dit : « Tu donneras à cet Allemand deux bols de *kacha* matin et soir. » Pas un cuisinier n'oserait désobéir à cet ordre. Le *makhorka* coûte dix roubles. Le veston sera vendu aux environs de 250 roubles à un travailleur libre de la mine — le plus offrant, bien entendu — qui devient ainsi propriétaire d'un veston de qualité bien supérieure à celui que l'administration peut fournir au père de Vorkouta lui-même, le colonel Kouchtikov.

Les grands ennemis du *blatnoï* sont les renégats de la bande, les *souki*, qui eux aussi s'organisent sur une base semblable. Les *souki* ont trahi les *blatnoï* en acceptant de travailler et d'occuper certains postes privilégiés dans l'administration du camp. De temps à autre, les bandes adverses en viennent aux mains et les règlements de compte se font au couteau ou à la hachette. Tout prison-

nier a entendu les *blatnoi* se vanter d'avoir coupé la gorge à quelque *souki* ou de lui avoir défoncé le crâne à coups de hache.

Leurs méthodes sont expéditives et prouvent souvent une certaine imagination. Un *blatnoi*, ayant récolté trois mois de *bour* (cellule) pour avoir poignardé un camarade et jugeant la punition excessive, s'était, en signe de protestation, cloué le scrotum à sa couchette. Les autorités responsables de l'ordre et de la tranquillité du camp, désireuses d'éviter tout scandale, s'empressèrent de réviser la sentence.

Chaque année, me raconta mon voisin, on envoie un bon millier de *blatnoi* dans les camps de la Novaïa Zemlia (1), dans l'océan Arctique. La pointe sud de l'île se trouve à environ 250 kilomètres au nord de Vorkouta, à 2.200 kilomètres du pôle Nord. De ces camps, on ne revient jamais, et ces tristes créatures y finissent leurs jours, victimes d'un système social qui, depuis leur plus tendre enfance, ne leur a offert que vagabondage, vol et meurtre.

Dans un autre coin couchaient quatre Géorgiens. Dans le courant de la nuit, on pouvait s'assurer, de l'œil et de l'oreille, qu'ils étaient amants. Dans les camps, ce genre d'hommes étaient connus sous le nom de *tchornié jopy* ou « culs noirs ». Les Russes avaient deux griefs contre les Géorgiens : Staline et l'homosexualité. L'entassement même des dormeurs n'était pas pour déplaire à ces Géorgiens. Le bloc était pour eux un eldorado. Personne n'intervenait. Pendant que leurs voisins dormaient écrasés de fatigue, les couchettes craquaient au rythme de leurs étreintes.

Dans la salle, le murmure des conversations s'affaiblissait. Mon voisin se tourna vers moi.

« Vous ne devez pas être habitué à coucher dans ces conditions. C'est un des plus mauvais blocs du camp : cent quarante hommes ! Aussi, quel désordre ! Certains, ici, font leurs besoins sous leur paillasse et personne ne s'en préoccupe. »

Il me tourna le dos et s'endormit. La plupart des prisonniers semblaient dans le sommeil à peine couchés. Ils étaient épuisés. Le haut-parleur hurla le programme de Radio-Moscou jusqu'à une heure du matin, mais sans parvenir à troubler le sommeil des bagnards.

A trois heures, nous fûmes réveillés :

« Debout pour le déjeuner ! »

Le petit déjeuner consistait en une soupe au chou aigre et

(1) Nouvelle Terre, grande île de l'Arctique, appelée en français Nouvelle-Zemble.

trois cents grammes d'un pain dont les experts affirmaient qu'il contenait cinquante pour cent d'eau.

Les autres rations journalières n'étaient pas meilleures.

Un repas ordinaire consiste en une soupe à l'eau, 250 grammes de *kacha*, 75 grammes de poisson, 10 grammes d'huile et un petit pain de 40 grammes.

C'était là la ration minimum pour les inaptes au travail, les travailleurs non spécialisés et ceux qui n'arrivaient pas à fournir la tâche réglementaire.

La ration n° 2, pour les travailleurs « de pointe », consistait en une livre et demie de pain par jour et 150 grammes de *kacha* au petit déjeuner. La ration n° 3, réservée aux déchargeurs de bois, se composait de deux livres et demie de pain par jour et 400 grammes de *kacha*. Et ainsi de suite, avec des rations pour les malades, pour les *gorniaky* (mineurs), jusqu'à la ration n° 7 réservée à l'aristocratie du camp, chefs de brigade, chefs de bloc, etc. Les bénéficiaires du régime n° 7 ignoraient la faim.

Le réfectoire, ou *stolovaïa*, était petit et ne pouvait contenir que deux cent cinquante hommes. Quand tout allait bien, on pouvait y nourrir mille hommes à l'heure. Comme il fallait distribuer trois mille repas avant six heures du matin, notre bloc déjeunait à trois heures du matin. Nous rentrions à trois heures et demie et on nous réveillait de nouveau à cinq heures.

« Au travail ! »

Les brigades ou équipes de travailleurs partaient à cinq heures et demie. Les gardes d'escorte les prenaient en charge devant le poste, à l'extrémité du camp, et acheminaient les colonnes vers les lieux de travail.

Ma brigade travaillait à proximité du puits de mine. Elle se rassemblait avec les autres à la porte menant du camp à la mine et on procédait au *razvod*, à l'appel. On appelait les prisonniers par leur nom de famille. Ils devaient répondre en donnant leur prénom et celui de leur père. Puis, nous allions nous arrêter devant les baraquements de l'administration où les chefs de brigade recevaient leurs instructions.

Peu après sept heures, nous relevions une brigade de nuit chargée de tirer du puits des wagons de charbon. Ces wagons étaient couplés par six ou dix et tirés au moyen d'une haussière d'acier au sommet d'une rampe métallique. La tâche de notre brigade consistait à faire basculer le charbon que contenaient les wagonnets dans une soule d'où un tapis roulant le conduisait à une seconde soule plus élevée. Une section spéciale de la brigade enlevait les pierres et le charbon trié tombait alors dans les wagons de soixante tonnes

placés en contrebas. On expédiait ainsi chaque jour vingt-cinq à trente de ces wagons, soit quinze cents à dix-huit cents tonnes de charbon. C'était le charbon le moins cher du monde.

Les mineurs de fond étaient à la ration n° 6 et recevaient donc 1.200 grammes de pain, un litre et demi de soupe, une livre et quart de *kacha*, 50 grammes d'huile, 120 grammes de poisson, ration journalière à laquelle venaient s'ajouter 750 grammes de sucre par mois. S'ils réussissaient à atteindre les chiffres de production fixés, les « normes » — ce qui demandait toute leur énergie — ils recevaient encore un paquet de *makhorka* tous les deux jours (qui coûtait quatre-vingts kopecks à la cantine). S'ils tombaient au-dessous des normes, la faim ne tardait pas à se faire sentir. Pour lui échapper, une seule ressource : travailler. Ils travaillaient.

Mon travail consistait à rouler les wagonnets chargés de pierres au pied d'un énorme crassier. Chaque wagonnet contenait environ une tonne et demie de pierres. Pendant huit heures, trois d'entre nous poussaient ces wagonnets à raison de vingt-cinq à l'heure environ.

À trois heures, nous étions relevés par une brigade de la deuxième équipe. On faisait l'appel et nous rentrions au camp. À cinq heures, nous avions diné. Les fumeurs roulaient une cigarette de *makhorka* dans un morceau de la *Pravda*. Puis, le plus souvent, on dormait jusqu'à la *poverka*, l'appel intérieur, pour se recoucher aussitôt après. Quatre jours de repos par mois. On en profitait pour tâcher de reprendre des forces, en dormant.

Et les jours, les mois, les années passaient. Je demandai à mon voisin depuis combien de temps il était au camp.

« Depuis 1936 », me répondit-il.

Un jour, le gros moteur du treuil qui tirait les wagonnets tout en haut de leur course tomba en panne. La mine arrêta le travail pour une heure. Un Lituanien et moi, nous grimpâmes sur le crassier pour jeter un coup d'œil sur notre prison.

D'en haut, le camp 9/10 évoquait un jouet d'enfant. Ses quarante baraques s'alignaient, toutes blanches. Dans les rues du camp, empierrées au mâchefer, les prisonniers marchaient, menues fourmis. Au milieu se dressait le grand bâtiment abritant le *stolovaïa* et la cuisine ; avec ses cheminées rondes et trapues, il ressemblait à une cathédrale. En face était la Kommandantur, le quartier général de N. K. V. D. avec ses réseaux de fils téléphoniques brillant au soleil. Derrière se trouvait le *bour*, cette prison dans la prison, réservée à ceux que le commandement considérait comme particulièrement dangereux. La zone prohibée, avec ses miradors et ses

barbelés, encadrait le tout. Mais, ce matin, ce paysage prenait un aspect presque riant aux yeux de prisonniers autorisés pour une fois à faire la pause sans risquer une balle.

À notre droite s'alignaient les baraquements du puits n° 1 ; à notre gauche, de l'autre côté de la rivière, ceux du puits n° 8, depuis les hauteurs de la toundra jusqu'au bord de l'eau. Au fond, on voyait les eaux de la Vorkouta enjamber le barrage fournissant à l'usine électrique une partie de sa force. Les cheminées de celle-ci crachaient leurs fumées ; ses turbines à vapeur tournaient à toute vitesse. C'était là le cœur de Vorkouta. Sans ces générateurs, aucun des puits n'aurait pu fonctionner.

« Une bombe bien placée, dit mon ami lituanien, et ce serait la réduction à zéro de la production de Vorkouta. »

La population « libre » fournit de dix à vingt pour cent des effectifs des mines de Vorkouta. La moitié se compose de femmes forcées de travailler parce que le salaire du mari ne suffit pas à faire vivre la famille. Par exemple, un chauffeur de camion, marié, avec deux enfants, gagne à peu près 800 roubles par mois. Cette somme ne suffit pas à couvrir même les besoins essentiels du ménage. Qu'un prisonnier offre à un chauffeur « libre » travaillant au camp quelques morceaux de pain et celui-ci sera ravi.

Dans les mines, les femmes exécutent les travaux légers. Elles sont dactylographes ou téléphonistes, trieuses de charbon ou employées de bureau. Presque toutes sont mariées. Elles connaissent la dure vie de l'ouvrière soviétique. Les enfants vont à la crèche pour que leur mère puisse tenir dignement sa place de « socialiste enthousiaste » dans l'édification d'une société meilleure. Elle gagne environ 600 roubles par mois. Ce salaire, ajouté à celui du mari, suffit tout juste à nourrir la famille. Il reste bien peu pour les vêtements et les chaussures.

Les familles soviétiques sont nombreuses, pour la raison majeure qu'on ne fait rien pour « contrôler » les naissances. On ne fabrique pas de produits anticonceptionnels sur le territoire de l'Union Soviétique. L'avortement est interdit par la loi. Un médecin avorteur est puni de cinq ans de bagne et le récidiviste de dix. Les activités du Dr Khroustchiov, médecin au quartier des malades, jettent une intéressante lumière sur cet aspect de la vie soviétique. L'avortement constituait pour lui une source importante de revenus, au tarif de trois cents roubles par opération. Il avait parmi les femmes travaillant à la mine une bonne clientèle. L'infirmerie est ouverte à tous, prisonniers ou travailleurs « libres ». Rien de plus facile, par conséquent, pour une femme, que de venir consulter

le médecin sous un prétexte quelconque, la nuit, et de s'y faire opérer clandestinement. Les instruments de l'opération, très primitifs, avaient été fabriqués à l'atelier de serrurerie. Ils rendaient les services qu'on attendait d'eux.

Un jour, une inspection des locaux sanitaires fit découvrir la trousse du Dr Khroustchiov que les autorités confisquèrent. Mais le Dr Khroustchiov n'en souffrit pas particulièrement pour la raison qu'en dehors de ses avortements, il travaillait aussi pour le N. K. V. D. De ce jour, les femmes durent se contenter d'aiguilles à tricoter.

Après quatre mois sur le carreau de la fosse, je fus adjoint à une brigade travaillant en ville. Notre colonne devait quitter le camp chaque jour à six heures du matin. Une demi-heure plus tard, nous traversions les voies de garage où nous pouvions, parfois, entrevoir les voitures bleues de l'express qui, deux fois par semaine, relie Vorkouta à Moscou.

Puis, passant entre l'établissement de bains et le collège technique, nous entrions en ville. Nous n'étions pas autorisés à couper au plus court pour nous rendre à notre travail, car nous serions ainsi passés par les beaux quartiers. On évoque souvent dans la *Pravda* les énormes bâtiments municipaux et les lampadaires électriques géants construits à Vorkouta par le *Komsomol*. La grande rue, une splendeur, a été pavée en bois. C'est un des nombreux travaux exécutés en réalité par les prisonniers de guerre allemands.

La ville tout entière est bâtie sur un sol trop meuble pour supporter de grands bâtiments, à moins que les fondations n'en soient poussées au-delà de la couche de terre constamment glacée. Les nombreux chalets qu'habite la population « libre » ne se sont que légèrement enfoncés. Mais l'institut technique et le théâtre municipal s'affaissent lentement dans ce sol que chargeait seul naguère le poids des tentes des nomades.

Tous les matins, nous traversions la grande place centrale, au milieu de laquelle s'élève la statue en bronze, grandeur nature, de Staline. L'« architecte du communisme » se dresse, tenant un plan d'une main, l'autre enfouie sous le revers de son manteau, surveillant le « rendement » de ses chers amis du... *Komsomol*.

Nous commençons le travail en même temps que Radio-Moscou scandait sur les ondes ses exercices matinaux. Nous cûmes d'abord à construire une grande maison à deux étages contenant trente chambres destinées à abriter les élèves du collège technique. Le bois que nous employions avait été coupé et équarri dans

un des grands camps forestiers de la Russie méridionale. Nous sûmes aussi qu'il devait y avoir, là-bas, au travail, un *Komsomol*... du genre du nôtre, car, de temps à autre, nous relevions des messages gravés au couteau :

« Peter Ivanovitch a ramassé douze ans de plus à faire. Et toi, que t'ont-ils donné ? »

Ou bien :

« Quand ces salauds recevront-ils ce qu'ils méritent ? »

Mon travail consistait à porter des charges de terre et de blocaille au premier étage. Un matin, après cinq allers et retours, nous grimpâmes sur le toit pour nous reposer, mon équipier et moi.

Le soleil de septembre brillait, clair, mais la toundra avait déjà pris cette teinte brune qui annonce l'approche de l'hiver. A quelques kilomètres de nous s'étendait l'énorme gare de triage où se formait, d'heure en heure, un train de charbon partant pour le long voyage de 3.200 kilomètres de Vorkouta à Leningrad.

A l'horizon, la toundra se piquait de petits points blancs : c'étaient les camps du nord qui se trouvent à plus de seize kilomètres de la ville. Qui de nous aurait pu penser que, trois ans plus tard, lorsque l'« architecte du communisme » aurait succombé, ce serait de ces camps perdus que se lèverait la première grande révolte contre le régime soviétique ?

A quatre heures du soir, le travail s'arrêtait. Un jour, sur le chemin du camp, à un coin de rue, nos brigades vinrent donner dans une colonne de prisonnières revenant d'un autre chantier, en ville. Nos gardes nous firent halte et les femmes défilèrent lentement devant nous. Elles étaient habillées comme nous, de *bouchlats* sales et de pantalons de travail. Elles faisaient le même travail, gardées par des soldats mitraillette au poing.

Parmi ces jeunes femmes, beaucoup portaient sur le visage toutes les marques de l'épuisement. Elles nous regardaient, cherchant sans doute dans nos rangs qui un mari, qui un frère ou un amant, et, dans leurs yeux, se lisaient la curiosité et la tristesse, le désir d'une existence qu'elles n'auraient jamais. Elles vivaient là les meilleures années de la vie, celles qui auraient dû leur apporter l'amour, les enfants, la joie. Elles savaient bien que, bien avant que ne se fussent ouvertes devant elles les portes de la liberté, elles ne seraient plus que de vieilles femmes.

« Pourquoi sont-elles ici ? demandai-je à mon voisin, un partisan ukrainien.

— Pour avoir porté du pain dans les forêts. »

J'appris qu'un Français était arrivé au camp avec le dernier

convoi de prisonniers. C'était un abbé qu'on avait arrêté en Roumanie où il avait passé toute la guerre. On l'affecta à notre brigade.

Un jour, tout en travaillant avec lui à une nouvelle construction sur la *Leningradskaïa Oulitsa* (1), je cédai à la tentation de lui adresser la parole en français. Il avait les nerfs solides et ne broncha pas. Nous échangeâmes quelques mots polis et insignifiants. Il ne montra aucun désir de faire plus ample connaissance. Quelques semaines plus tard, il nous quitta pour une destination inconnue.

Le camp 9/10 alimentait cinq chantiers en ville, leur fournissant en tout cinq cents prisonniers. Au début d'octobre, on me fit passer dans une brigade de nuit quittant le camp à sept heures du soir. Le travail commençait une heure plus tard et durait jusqu'à cinq heures du matin.

Nous creusions des fondations. Le sol était complètement gelé : l'hiver arctique sévissait déjà. Le chantier était sur la *Leningradskaïa Oulitsa*, vis-à-vis d'un groupe de maisons à deux étages construites par les prisonniers de guerre allemands. L'aristocratie communiste de Vorkouta les occupait.

Par les rideaux à demi tirés, les bagnards pouvaient voir leurs tourmenteurs s'apprêter à passer leur soirée en famille. Le commandant retirait sa tunique et se lavait les mains dans l'évier de la cuisine. A huit heures et demie — nous avions déjà commencé le travail — la famille s'asseyait devant une table bien garnie.

« Regardez donc ces cochons s'empiffrer ! » s'écriait un Letton.

La faim nous torturait. Les quatre cents grammes de pain journaliers étaient loin ! Nous ne mangerions que le lendemain matin à six heures. Dix heures à attendre ! Et ce qu'on nous donnerait ne calmerait même pas nos tiraillements d'estomac.

Mais, si nous étions mal nourris, en revanche on nous donnait de la musique. Quelque fonctionnaire culturel avait fait installer un haut-parleur à l'une des lampes de 500 watts qui nous dispensaient leur lumière brutale. Ce qui fait que, tout en piétinant dans la boue glacée, nous ne perdions pas contact avec la musique classique. Le bruit sourd de nos pioches s'accompagnait de magnifiques exécutions de concertos pour piano de Beethoven ou des airs de *Don Juan* ! Une nuit, pendant que je poussais ma brouette, l'Opéra de Moscou nous dispensa la marche triomphale d'*Aïda*. Certain jour, nous eûmes le plaisir d'entendre *Carmen* dans une interprétation très supérieure à la production de Walter Felsenstein qui avait fait

(1) Rue de Leningrad.

sensation à l'Opéra de Berlin en 1949. Les Russes adorent *Carmen*, qui fait partie du répertoire courant de Radio-Moscou. Une seconde émission, quelques semaines plus tard, nous fut gâtée par le bruit saccadé d'un marteau pneumatique qui, fonctionnant à côté, eut raison du haut-parleur. Nous entendions souvent les chansons déchirantes de Paul Robeson pleurant l'esclavage du nègre américain. Nous ne l'aimions guère.

« Nous avons dix basses meilleures que lui, disait un de nos camarades, ancien choriste de l'Opéra de Moscou. Quant à l'esclavage, nous en savons plus que lui là-dessus. »

Vers minuit, les officiers du N. K. V. D. allaient se coucher et le haut-parleur se taisait à une heure. Venaient alors les heures lentes, intolérables. Nous étions épuisés et le froid nous attaquait, sauvagement. Bien que nous ne fussions qu'au milieu d'octobre, le thermomètre, à quatre heures du matin, marquait vingt-cinq degrés au-dessous de zéro. Dans la tranchée, le ciment frais fumait.

A Vorkouta, en effet, on construisait en hiver autant qu'en été. La vapeur produite par une vieille locomotive hors d'usage venait réchauffer l'eau d'un grand réservoir. Le mélangeur recevait sa charge de ciment, de sable et de cailloux, chauffée au préalable sur une plaque de tôle de deux mètres sur quatre. Le béton était coulé dans les moules avant qu'il ait eu le temps de geler. Un fort courant électrique lancé dans l'armature venait sécher le ciment. Ces fondations, à l'usage, se sont montrées très résistantes. C'est sur elles que reposent les nouvelles constructions de brique, si caractéristiques du Vorkouta de 1954.

Dès que retentissait le cri de « Cessez le travail ! » les prisonniers couraient à la locomotive. En un instant, elle était festonnée de grappes humaines cherchant à recueillir un peu de la chaleur que les corps épuisés étaient incapables de produire.

Puis nous retraversions la ville endormie. Le square, devant l'hôpital pour enfants, était vide. Joseph Vissarionovitch Djougachvili, dit Staline, l'« architecte du communisme », la moustache blanchie par la neige de l'hiver précoce, fixait imperturbablement la *Leningradskaïa Oulitsa* de ses yeux de bronze. Il pouvait se réjouir : les normes avaient été respectées.

Nous laissions derrière nous les dernières huttes des quartiers extérieurs. Les lumières de la zone interdite du camp 8 clignotaient de l'autre côté de la rivière. A gauche, on distinguait vaguement le crassier de la mine centrale. On nous comptait au poste. Nous entrions dans la *stolovaïa* et nous nous jetions sur notre soupe à l'eau. En rentrant dans notre bloc, j'avais plus faim que jamais. A cette torture, un seul adoucissement, le sommeil.

A mon arrivée à Vorkouta pendant l'été de 1950, j'avais trouvé les Allemands plongés dans le désespoir. Seuls, ceux qui travaillaient au fond avaient assez à manger. Presque tous souffraient de dénutrition. Trente à quarante pour cent étaient si amaigris que Trofimovitch elle-même ne pouvait pas leur refuser un séjour à l'hôpital. Ils y passaient un, deux et même trois mois, pour gagner quelques kilos qu'ils reperdaient sitôt rentrés au camp. Certains Allemands faisaient ainsi la navette entre le camp et l'hôpital cinq ou six fois l'an.

Il était logique que les Allemands souffrissent plus que les autres de la faim. Tout citoyen de l'Union Soviétique a le droit de recevoir de sa famille autant de colis qu'il le veut et sa ration journalière officielle tient compte de ce fait. Non pas que ces familles soient généralement bien riches, mais on s'imagine ce que représentent quelques livres de farine ou même dix petits paquets de *makhorka* dans un camp de bagnards ! C'est une fortune dont l'heureux bénéficiaire est libre de disposer comme il l'entend.

Ce n'est pas par humanité que cette concession est faite, mais pour des raisons de stricte économie. Ce que la famille envoie au prisonnier est tout bénéfice pour l'Etat. J'ai vu beaucoup de ces paquets et leur contenu. Ils donnent une idée exacte de l'affreuse misère dans laquelle vit le peuple russe. Par exemple, on trouve dans un colis deux livres de millet, une livre de farine et une demi-livre de biscuits immangeables. L'expéditrice, la femme d'un prisonnier ukrainien, écrit : « Je voudrais pouvoir t'envoyer davantage, mon chéri, mais tu dois bien comprendre que je n'ai pas grand-chose. Je travaille dans une ferme collective du côté d'Omsk et nous n'avons pas beaucoup à manger. »

Seuls, les prisonniers originaires des pays baltes reçoivent de gros colis. Les Soviétiques ne sont pas encore parvenus à détruire complètement l'ancienne prospérité de ces régions.

Les Allemands ne pouvaient que difficilement augmenter leurs rations. Le cuisinier était un Géorgien, qui avait un estomac cinq fois plus gros que celui d'un Allemand, et, pour autant qu'il avait le droit de le faire, s'entourait de compatriotes. Le chef de la *stolovaïa*, lui, était un Lituanien. Les laveurs de vaisselle étaient, bien entendu Lituanien eux aussi.

Il ne restait plus aux Allemands rentrant épuisés du travail qu'à quémander quelque corvée supplémentaire, par exemple enlever la neige devant la *stolovaïa*. Pour une heure ou deux de travail, ils recevaient un bol de soupe ou une petite *kacha*.

La faim avait sur eux un effet d'autant plus démoralisant qu'en général ils étaient d'un niveau social supérieur à celui des

autres groupes. Une autre raison de cette démoralisation était l'absence de toute relation postale avec l'Allemagne. Pour leurs familles demeurées au pays, les Allemands déportés étaient des morts. Durant mon séjour à Vorkouta, du mois de juillet 1950 au mois de décembre 1953, je n'ai rien reçu de chez moi.

Mais le fait le plus significatif était peut-être que les Allemands de Vorkouta ne formaient pas un groupe national étroitement uni comme les Ukrainiens, les Lituanien, les Lettons et autres. Les nazis allemands avaient moins affaire avec les Allemands de gauche qu'avec les Tadjiks ou les Uzbeks. A l'égard de ces derniers, ils étaient au moins indifférents, alors qu'ils auraient volontiers « collé au mur » leurs compatriotes antihitlériens à la première occasion. Ils ne faisaient pas que le penser : ils le disaient ouvertement.

Les cinquante dernières années de l'histoire allemande ont tragiquement divisé l'Allemagne.

Ainsi, il y avait au camp 9/10 plusieurs vieux conservateurs de l'ère impériale, des hommes qui, du fond de leur cœur, révéraient encore la mémoire de Sa Majesté « sous le règne de laquelle tout allait si bien pour l'Allemagne ». A leurs yeux, la Première Guerre mondiale avait été perdue pour l'unique raison que le lieutenant-colonel Hentsch avait donné trop tard l'ordre historique de la retraite, à la bataille de la Marne. Ils parlaient de Ludendorff avec respect. Nationalistes allemands, ils avaient fait de Hindenburg un président de la République et passé leur temps à creuser la tombe du régime. Pour eux, il était de mauvais goût de discuter du front de Harzburg (1) et de l'alliance qu'ils avaient conclue avec Hitler en 1931. Ce qui s'était passé après 1933, ils « ne l'avaient pas voulu ». On pouvait voir un ancien membre du Comité de l'association des corporations d'étudiants traverser la *stolovaïa* à la recherche de quelque croûte. Si un plongeur en train de ramasser la vaisselle lui offrait un fond de *kacha*, il le remerciait du même petit salut sec et raide qu'il pratiquait depuis près d'un demi-siècle.

Il y avait aussi un procureur du Tribunal du peuple institué par le régime nazi. Il avait failli devenir avocat général et, seule, la capitulation allemande l'avait arrêté dans son ascension. Il avait des centaines de morts sur la conscience, ayant vu tomber les têtes de tous les chefs de l'opposition à Hitler. Elles tombaient aisément

(1) Nom donné à une manifestation commune tenue le 11 octobre 1931 à Harzburg entre les nazis et les divers partis nationalistes allemands. Voir W. Görlich et H. A. Quint : *Adolf Hitler*, t. II, chap. I, p. 19 (Amiot-Dumont, édit.).

et « sans douleur ». A Plötzensee, il ne s'écoulait pas plus de dix secondes entre l'instant où la victime entraînait dans la salle d'exécution et celui où elle « éternuait dans le sac ». Le procureur levait alors son couvre-chef et dédiait une brève oraison mentale à l'âme du mort. Une vieille coutume. Puis le bourreau pressait un bouton et, trente secondes plus tard, la victime suivante apparaissait. On décapitait soixante hommes à l'heure.

La face de ce procureur aurait pu servir de modèle à Georg Grosz (1). Quand le N. K. V. D. le fouilla, un jour, au camp, on trouva sur lui une liste d'Allemands qui s'étaient conduits en « mauvais patriotes ».

Il y avait encore les vieux nazis, trois fonctionnaires de province et un *Obergebietsführer* de la jeunesse hitlérienne de Dresde qui ne cessait de gémir sur le sort de ses quatre enfants.

« Quel âge ont-ils ? lui demanda un jour un vieux social-démocrate berlinois.

— L'aîné a douze ans, le plus jeune huit.

— Alors, tu n'as pas besoin de t'en faire pour eux. Cela fera des petits pionniers épatants. L'aîné doit en être déjà à la dialectique matérialiste. Quand tu rentreras chez toi, dans quelques années, tu les trouveras très forts en économie politique. Ils te poseront des questions : « Papa, qu'est-ce que la rente de la terre, la loi des plus-values ? » Et tu les déappointeras si tu ne trouves pas la réponse exacte.

— S'il en était ainsi, je regretterais de ne pas leur avoir fracassé la tête contre le mur en 1945.

— C'est ce que tu aurais dû faire plus tôt, avec Hitler. »

On trouvait aussi dans nos rangs deux anciens gardiens du camp de concentration de Sachsenhausen, un *Hauptsturmführer* et un *Untersturmführer* des SS, condamnés lors du procès ouvert à Pankov par les Russes en 1947. Leurs visages brutaux étaient l'exacte réplique de ceux de nos gardiens soviétiques, dont la seule apparition suffisait à arrêter les conversations. Ces hommes n'avaient pas changé. On les avait emprisonnés en 1945. On leur appliquait le traitement qu'ils avaient fait subir à leurs victimes. Le Führer était toujours leur héros, leur dieu. Il avait fait de son mieux, mais il avait eu de mauvais conseillers. Pour Himmler,

(1) Georg Grosz, peintre d'avant-garde, illustrateur et graveur allemand, né à Berlin en 1893, fixé à New York depuis 1933. Célèbre par la causticité de son trait et le pessimisme féroce de ses compositions satiriques. La caste militaire, les hobereaux, les grands bourgeois de l'ère wilhelmienne offrirent des cibles de choix à cet artiste hors série que n'épargna jamais la haine de ses victimes (Note des Editeurs).

leur ancien chef, ils nourrissaient toujours une profonde affection bourrue. Ils l'avaient vu bien souvent. Il venait les voir, le soir, dans leurs baraquements. Ce cher Heinrich, toujours aux petits soins pour ses petits agneaux noirs !

Je me souvenais fort bien de leur procès. Cas unique, les débats avaient été publics. Les accusés avaient rivalisé d'ardeur et avoué tout ce qu'on avait voulu. Ils s'étaient chargés à plaisir. C'était trop bien joué pour ne pas éveiller les soupçons. A Vorkouta, ils me confièrent qu'ils avaient passé plus d'un an à répéter leur rôle devant les juges. On les avait triés sur le volet. Au lieu de les torturer, on les avait achetés. A la fin, ils savaient par cœur ce qu'ils auraient à dire et récitaient leur leçon comme un poème, en y mettant le mouvement et le ton qu'il fallait.

Aujourd'hui encore, ils sont restés ce qu'ils étaient : profondément antisémites. Ils parlent toujours le jargon des « grands jours ». De temps en temps, leur conversation s'émaille de la charmante formule du bon vieux temps : « Encore un que nous avons oublié de « gazer » ! »

Il y avait au camp 9/10 un juif allemand qui avait échappé à Auschwitz parce qu'il était marié à une Aryenne. Au mépris des menaces, celle-ci avait refusé, tout au long du pogrom hitlérien, de se séparer de lui et de reconnaître la honte de son union.

Il descendait d'une vieille famille juive émigrée d'Espagne au temps des persécutions sous la reine Isabelle. Elevé dans une ambiance libérale, il avait oublié jusqu'à son origine. Etudiant en droit à la faculté de Grenoble, il avait un jour corrigé un jeune Français qui avait osé insulter le kaiser en sa présence. Soldat en 1914, il avait adhéré en 1919 au parti social-démocrate. Il était partisan de la paix et de l'entente entre les peuples. Lors de l'accession au pouvoir de Hitler, il avait déclaré :

« Je suis juif et inamovible. On ne peut pas me retirer ma charge. »

Trois mois plus tard, on le chassait des cadres de la magistrature. En 1936, on le retrouvait ouvrier dans une maison berlinoise de charbons. Après 1945, il était devenu avocat-conseil. On l'avait arrêté en 1949 et condamné à vingt-cinq ans de travaux forcés pour avoir prévenu des amis que le N. K. V. D. les surveillait.

En tant que juif allemand, il était mal vu, non seulement des autorités du camp, mais aussi des nombreux antisémites qui se trouvaient parmi les prisonniers. Quand il prenait place à la table, à la *stolovaia*, il n'était pas rare que d'autres se levassent, déclarant qu'ils ne voulaient pas manger à côté d'un juif.

Un jour qu'il descendait une pente non sans peine — il avait

soixante ans passés — il avait demandé à son voisin de le soutenir.

« Je n'aide pas un juif », lui avait répondu celui-ci.

Naturellement, il comptait beaucoup d'amis parmi les opposants au régime russe dans la zone d'occupation, chez les sociaux-démocrates et les membres du parti démocratique libéral ou de l'union démocratique chrétienne.

On avait incarcéré ces gens d'abord parce qu'ils gênaient politiquement et aussi parce qu'ils résistaient activement. D'autres avaient été en contact avec la Ligue des Droits de l'Homme, organisation particulièrement haïe des Russes et dont les membres sont sûrs de récolter automatiquement vingt-cinq ans de bagne, sous le prétexte d'espionnage.

Un sur trois des déportés allemands de Vorkouta était parfaitement innocent ; un autre avait plus ou moins travaillé contre les Soviets le troisième, innocent d'après les lois allemandes, était jugé coupable par les Russes. Ainsi, un forestier du Mecklembourg, ayant trouvé dans un bois des restes de nourriture abandonnés par un groupe russe, les avait rapportés chez lui pour nourrir ses chiens. Le même soir, il avait conté l'histoire dans une auberge sans penser qu'un agent de la police secrète l'écoutait. Divulgateur de secrets militaires. Dix ans de bagne.

Un touriste, sur la côte balte, est arrêté chez un pêcheur pour espionnage. Le pêcheur, qui ignore tout de l'affaire, attrape dix ans de travaux forcés.

Un étudiant de Rostock a un ami qui milite dans une organisation de résistance de la zone russe. Il a dû savoir quelque chose de cette activité. Quinze ans.

Il y avait aussi au camp d'anciens membres de la police populaire allemande de l'Est condamnés pour délits politiques et un ancien membre du parti communiste allemand : Erwin Jerres.

Le cas de Jerres est typique. Il est Berlinoïse et son père fut un vieux démocrate-social et un spartakiste. En 1931, Erwin devient chef de la jeunesse communiste de Berlin-Lichtenberg. Il est arrêté au mois de mars 1933 et passe le reste de l'année au camp de concentration de Sonnenburg en compagnie de Karl von Ossietzky (1), d'Erich Mühsam et d'autres. On le relâche à la fin de 1934 et il se met immédiatement à travailler contre les nazis. En 1935, la Gestapo découvre son organisation et il se réfugie à Prague. Avec l'aide de l'ambassade soviétique, il parvient à gagner

Moscou. C'est le moment où les communistes allemands réfugiés à Moscou commencent à gêner les Russes. Ils montrent des signes d'opposition. Les premières arrestations commencent. Fritz Heckert meurt mystérieusement et on lui fait des funérailles solennelles sous les murs du Kremlin. Hugo Eberlin et Rummelmann disparaissent. Heinz Neumann est incarcéré ! Jerres et les autres survivants sont expulsés des hôtels qu'ils habitent et traînent une existence misérable. On les abandonne ; on ne leur donne pas de travail. Un par un, on les arrête. Aucun de ceux qui manifestent la plus légère opposition n'échappe au N. K. V. D. En 1937, c'est le tour de Jerres. On lui donne l'ordre de prendre la nationalité russe. Il refuse.

Il passe quelques mois à la Loubianka, puis à Boutyrki et, finalement, échoue à la prison du N. K. V. D. à Minsk. Une nuit, on l'extrait de sa cellule et on lui remet une autorisation de rentrer en Allemagne signée de l'ambassade allemande à Moscou : elle n'est valide que pour quinze jours et seulement *via* Neu-Bentschen.

Jerres aurait pu tenter de s'enfuir et d'entrer dans la clandestinité en Pologne, mais son moral est très bas. Il a abandonné tout rêve d'une révolution mondiale des travailleurs. Les années passées à Moscou l'ont dégrisé.

Il traverse la Pologne et vient tomber dans les mains de la Gestapo qui lui confie qu'elle l'attendait. Il passe un an en prison, on l'interroge. A la fin, les nazis le relâchent. Il n'est plus communiste.

Pendant la guerre, il est soldat. Les Russes le font prisonnier en 1945. Il passe deux nouvelles années en Union Soviétique. Interrogé sur son passé, il se garde bien de parler de son premier séjour en Russie. Et tout au long de ces deux ans, il s'interdit de dire un seul mot de russe, pour ne pas avoir à reconnaître qu'il le parle parfaitement. Vers la fin de 1946, souffrant d'une forme avancée de sous-nutrition, il est renvoyé à Berlin et s'empresse de reprendre son vieux métier de charpentier. Il ne se mêle plus à la vie politique. Un jour, il rencontre un de ses anciens amis de Moscou, un communiste allemand du nom de Karl Jungmann, qui maintenant se fait appeler Erich Honecker et qui est à la tête du mouvement de la Jeunesse allemande libre. Honecker le questionne.

« Que faites-vous maintenant ? En politique ? »

— Rien.

— Pourquoi ?

— Cela ne m'intéresse plus.

Quinze jours plus tard, il est arrêté par le N. K. V. D. et condamné à vingt-cinq ans de bagne. Motif : a fourni des rensei-

(1) Ecrivain allemand adversaire du nazisme, prix Nobel de la paix en 1937 (1889-1938).

gnements sur l'Union Soviétique à la Gestapo lors de ses interrogatoires de 1937, donnant ainsi son appui à une organisation que les juges de Nuremberg ont estimée criminelle.

Enfin, on trouvait encore dans notre camp tout ce déchet d'après guerre qui avait travaillé contre le communisme, non par conviction, mais par intérêt financier. Ces gens n'hésitaient pas à se vendre au N. K. V. D. Ils figurent tous sur la liste non écrite de ceux qu'on pendra haut et court lorsque le jour sera venu.

Ce sont les erreurs des conservateurs et la négligence des républicains qui ont pavé la route de Hitler et celle de la catastrophe de 1945. Le plus étonnant est que ces gens ne paraissent pas avoir encore compris. L'ancien bonze de l'association des corporations d'étudiants continue à penser qu'il n'est rien de meilleur pour l'éducation d'un jeune homme que le duel au sabre. Le juge inamovible n'est pas plus disposé à défendre la république contre les SA qu'il ne l'était en 1929. Et si « Heinrich » ressuscitait d'entre les morts, les vieux SS courraient se grouper sous son étendard.

Un jour, j'ai eu un entretien avec un Russe connu sous le surnom de l'Amiral. L'Amiral n'est pas un amiral pour tout de bon, ce n'est qu'un simple capitaine de la flotte de la Baltique qui, jeune matelot, prit une part active à la révolution d'octobre et qui, depuis, a fait une remarquable carrière. En 1937, sa fidèle et vieille amitié envers Zinoviev lui a valu quinze ans de bagne. Cela ne l'a pas empêché de rester loyal au régime.

« J'ai bien souvent discuté avec les Allemands, me dit-il. Vous avez fait de telles stupidités, ces cinquante dernières années, que, pour les dix ans qui viennent — et qui seront décisifs — l'Union Soviétique peut être bien tranquille. Evidemment, je ne suis pas au courant de l'évolution politique actuelle de l'Europe, mais une chose est sûre : quelle que soit la situation, les Allemands feront des bêtises. Ce qui nous permettra de vous avaler, non point brutalement, mais graduellement, sans même que vous vous en aperceviez. »

L'Amiral est germanophobe, chose normale chez les Russes du camp. Même quand les Allemands ont combattu Hitler, aux yeux des Russes, ils demeurent des « fascistes ». Qu'un Allemand soit attaqué par un Russe, qu'ils en viennent aux coups, c'est toujours l'Allemand qui sera mis au *bour*, même si c'est la faute de l'autre. Beaucoup de Russes vont même jusqu'à s'en prendre à tout Allemand passant à leur portée. Les chefs de certains blocs jettent automatiquement dehors tout Allemand venu pour voir un camarade. Mais, au fond, cette attitude n'est pas particulièrement dange-

reuse. Le Russe dangereux est celui qui, se disant germanophile, fréquente les Allemands pour les moucharder au N. K. V. D.

Enfin, l'élite intellectuelle allemande est en bons termes avec les autres élites du camp, sans distinction de nationalité. Il y a certaines brigades où les Allemands sont bien vus parce qu'ils sont eux-mêmes de braves gens. Mais l'Allemand, au camp, sympathise particulièrement avec le Letton et l'Estonien. Le juif, si prompt à déceler l'antisémitisme, n'a pas été long à découvrir qu'à l'exception du nazi, l'Allemand ne hait pas les juifs. Et il est étrange de constater qu'après Auschwitz, Maideneck et Theresienstadt, de nombreuses amitiés judéo-allemandes sont nées à Vorkouta. Elles se sont montrées plus fortes que les obstacles accumulés sur leur chemin.